

Rémy Hebbing

Pour comprendre
la pensée de Martin
Luther



Figures Protestantes

Editions
Olivétan

Rémy Hebding

*Pour comprendre
la pensée de Martin
Luther*

Introduction à la théologie du Réformateur

Figures Protestantes

Éditions
Olivétan

Du même auteur

L'espérance malgré tout, Genève, Labor et Fides, 1998
Kierkegaard, Paris, Desclée de Brouwer, 1999
Éloge de la distance, Paris, Michel de Maule, 2002
Le protestantisme et la communication, Genève, Labor et Fides, 2003
Jean-Jacques Rousseau. Les Lumières grâce à Dieu, Paris, Punctum, 2005
Le protestantisme et la politique. Genève, Labor et Fides, 2006
L'autorité redécouverte, Lyon, Olivétan, 2008
Pour comprendre la pensée de Jean Calvin, Lyon, Olivétan, 2008
Benjamin Constant. Le libéralisme tourmenté, Paris, Les Éditions de Paris, 2009

Remerciements

Marc Lienhard a accepté de lire le manuscrit du présent ouvrage et de prodiguer à l'auteur des suggestions et des remarques librement observées. Qu'il en soit ici sincèrement remercié.

© Editions Olivétan, 2011
B.P. 4464
69241 LYON Cedex 04

ISBN 978-2-35479-136-0

contact@editions-olivetan.com
www.editions-olivetan.com

Introduction

Bien sûr, Martin Luther a bénéficié d'un contexte politique, social, médiatique particulièrement favorable à la diffusion des idées nouvelles de la Réforme. En d'autres temps, elles auraient conduit son propagateur sur le bûcher. Il a fallu la conjonction de plusieurs opportunités pour transformer le « non » de Luther en un « oui » joyeux, communicatif et constructif. Au rang de ces occasions favorables, la découverte de l'imprimerie figure bien à un rang appréciable. Sans elle, le petit moine augustin aurait connu le sort d'un Jean Hus et l'Église serait demeurée dans ses certitudes conservatrices.

Pour qu'un événement comme la Réforme naisse et se développe, il faut, à un moment précis de l'Histoire, la réunion de causes multiples pour favoriser l'éclosion d'une pensée forte. Celle-ci ne naît pas de rien. Elle suit le processus de création propre à toutes les disciplines. La théologie luthérienne est l'héritière d'apports divers, souvent contradictoires. Luther emprunte aux scolastiques, aux

mystiques, à saint Augustin... Sans oublier Cicéron qu'il apprécie particulièrement. Et Aristote présenté de manière caricaturale comme le plus digne représentant d'une raison satisfaite d'elle-même et dominatrice.

Le Réformateur intervient à une période où la systématisation de la foi montre des signes d'essoufflement. Il intègre l'ensemble des réflexions sur Dieu disponibles à cette époque pour, ensuite, mieux s'en affranchir. Comme tout créateur, Luther conçoit du neuf à partir du vieux. Il emprunte et il transforme, sans se soucier de se soumettre à une fidélité servile. Luther procède par élimination et transmutation. Mais également par assimilation des pensées lui paraissant les plus aptes à servir à l'élucidation du message chrétien. À transmettre non pas des formules creuses, censées définir la nature divine, mais rendre compte, au-delà des concepts, d'un itinéraire spirituel personnel où s'est jouée la résistance au désespoir. Et ceci à partir d'un affrontement avec Dieu, avec sa justice, et, plus modestement, avec les textes bibliques. Car Luther n'est pas un esprit froid et mesuré. Ce n'est pas un sage à la mode humaniste pré-occupé de se maintenir à égale distance de positions jugées extrêmes. Il sait manier l'outrance et le verbe haut. Ses écrits en témoignent, et pas seulement les propos de table. Le diable est souvent convoqué pour permettre des évocations tonitruantes et imagées. Luther est un être rude et truculent, contemporain de Rabelais. Il oublie souvent de faire dans la nuance. Son style se manifeste souvent par un aspect rude. Nietzsche, parlant de lui, dira : « cette brute mystique ». Il peut choquer, certes, car peu lui importent les circonlocutions destinées à travestir ce que, lui, Luther, lui semble essentiel, fondamental et incontournable dans ce qu'il a retenu de sa descente dans la nuit du désespoir suivie

de sa remontée dans la clarté apaisante du salut par la foi. Car Luther demeurera toujours ce petit moine ayant trouvé dans la folie de la Croix la plus sûre des consolations. L'humanisme à la Érasme n'a pu lui apporter aucun secours. Il fallait, ni plus ni moins, qu'une rupture avec l'ordre théologique médiéval pour retrouver ce qu'il considère, dans un langage imagé: « le noyau de la noix et la moelle du grain de blé et la moelle de l'os ». La question essentielle est celle du salut: comment être aimé de Dieu? Que faut-il faire pour mériter sa grâce?

Tenter d'élucider les grands thèmes de la pensée de Luther ne peut pas faire l'économie de rendre compte des grandes étapes de sa vie, tellement les deux se trouvent imbriquées. Avec cette pensée qui se cherche, se trouve et s'accomplit, se perçoit, par derrière, les hésitations et les tourments d'un esprit en pleine ébullition. Pour lui, les réponses à ses interrogations sont des réponses offertes à une âme en état de détresse. Ce sont autant de raisons de ne pas sombrer dans la désespérance la plus mortifiante. C'est donc peu de dire qu'avec Luther, la foi requiert une attitude différente de celle professée dans les manuels à l'usage dans les milieux doctes et savants. Il s'agit de survivre en recevant l'Évangile comme une sorte de folie, à l'écart de toutes les formes de sagesse professées dans le monde.

Informé par son propre cheminement spirituel, Luther ne peut que proclamer un itinéraire existentiel et subjectif à l'opposé de toute prudence intellectuelle. Pour lui existe une vie affective de la foi. Un « pour moi » de la rencontre personnelle avec Dieu, loin des splendeurs et des gloires réputées évidentes. Pour Luther, les seules évidences sont celles de l'intériorité. De la réception, au plus profond de soi, d'une assurance intime propre à défier les

pouvoirs les plus solidement installés, comme à la Diète de Worms.

Luther sait aller à l'essentiel. Il sait déceler le « noyau de la noix ». Ce qui marque une rupture avec l'ordre ancien, sans pour autant nier les autres pensées ayant rendu possible cette nouvelle configuration. Il élague, il émonde afin de se trouver confronté à l'incontournable, à l'unique interrogation : « La croix seule, voilà notre théologie ».

L'entrée 1 L'entrée dans la vie

Margarethe, la mère de Luther, ne se souvenait pas de la date de naissance de son fils Martin. Par contre, le jour et l'heure demeuraient marqués dans sa mémoire. Selon Philipp Melanchthon, elle assure « qu'il était né le 10 du mois de novembre, la nuit après 11 heures et que le nom de Martin avait été donné à cet enfant, parce que le lendemain de sa naissance, jour où il devait être reçu pour le baptême dans l'Église de Dieu, était le jour de la Saint-Martin ». Si l'année n'est pas attestée, c'est 1483 qui s'avère la plus probable et la plus universellement admise.

Martin Luther voit donc le jour à Eisleben, en Thuringe, second de huit enfants. Contrairement à une opinion commune, ses parents peuvent être classés dans la catégorie de petits bourgeois d'origine paysanne. Son père, Hans, connaît cependant des débuts difficiles. Originaire d'une lignée de paysans appauvris, il abandonne l'agriculture pour devenir mineur dans des mines de cuivre et d'argent.

À l'époque de la naissance de Martin, il lui faut accomplir un travail de force et mener une existence rude et besogneuse. L'enfant s'en souviendra. « Ce sont ses sueurs qui ont fait de moi ce que je suis ». Il ne reniera jamais ses origines et se souviendra de ces années où sa famille a vécu des jours assez misérables. Fort heureusement, après l'installation à Mansfeld, en 1491, le père devient administrateur des comptes communaux, permettant ainsi aux siens d'accéder à une certaine aisance et à une reconnaissance de la part de l'entourage immédiat. Hans Luther connaît ainsi, grâce à un labeur continu, une progression sociale assez étonnante et surtout relativement rapide.

De cette période laborieuse et contraignante, physiquement et moralement, le père en conserve un esprit austère et autoritaire dont le fils subit les conséquences. Les châtiments corporels, de la part des deux parents, ne lui sont pas épargnés. Ils font partie du système éducatif de l'époque. Durs pour eux-mêmes, les parents l'étaient également pour leurs enfants. Même si, selon Martin, ils « manquaient de discernement », dans leurs jugements, concernant ces derniers. Mais il ne les a jamais blâmés de leur comportement à son égard, considérant que les enfants doivent subir en silence la souffrance que les parents jugent bon de leur infliger. Cependant, la sévérité trop appuyée de la maison paternelle a laissé des traces dans la mémoire du fils : « Mes parents ont été très sévères avec moi et j'en suis devenu timide. Ce fut leur sévérité qui, dans la suite, fit que je m'enfuis dans un couvent et que je devins moine ».

Quant à la mère, Marguerite, née Ziegler, elle est tout autant acharnée au travail. Elle n'hésite pas à se rendre elle-même dans la forêt pour y ramasser du bois, même à une période où la situation sociale de la famille ne le justifie

plus. Elle s'impose elle-même une vie rude à l'écart de tout laxisme et de toute aisance superflue. Comme le père, elle use assez facilement des châtiments corporels à l'égard de ses enfants. Martin n'en est pas dispensé. Il relate l'épisode malheureux de la noix prise sans autorisation. Il en est résulté d'être battu « jusqu'au sang » par sa mère. L'enfant s'en souviendra bien longtemps après comme devant marquer un tempérament rude et même quelque peu grossier. Il conservera toujours un aspect massif, dans ses attitudes comme dans ses propos : une violence du langage faisant écho à cette violence subie durant son enfance. Même si la situation matérielle des parents a évolué, Luther s'est toujours réclamé de ses origines populaires. Pour lui, cela dépasse le souci d'appartenance à une classe sociale. C'est plus une manière d'appréhender la réalité, de se sentir en connexion directe avec les choses et les êtres. D'où, en conséquence, la coexistence en lui d'une rudesse paysanne et d'une fraîcheur non altérée par l'abstraction intellectuelle.

Quant à la propension à se poser des questions d'ordre religieux, l'origine n'est pas à trouver du côté du père. Il n'en est pas de même de la mère qu'il est possible de définir comme ayant une sensibilité mystique très prononcée, avec une propension particulière à invoquer les esprits et les astres. Le diable et l'enfer faisaient partie de son imaginaire religieux. C'est à elle que Luther doit, sans doute, cette sorte de crainte superstitieuse de la présence du démon au sein de son existence.

Un monde troublé

Cette dureté de mœurs ne se limite pas au milieu familial où le père règne en maître sur sa maisonnée. À

l'école communale de Mansfeld, les écoliers sont également soumis à la rudesse des temps. Luther se souvient avoir été battu quinze fois durant une seule matinée sans en connaître la raison. Il n'est donc pas étonnant de le voir saisi de frayeur à la seule évocation de ses maîtres. La cruauté a semé chez l'enfant un sentiment d'injustice doublé d'une appréhension d'être puni sans cause explicite. Mais aussi, tout simplement, de devoir subir des châtimens corporels préjudiciables à son équilibre personnel. Certes, le jeune Martin souffrait, comme d'autres, des méthodes brutales d'un siècle peu propice à ménager les êtres les plus vulnérables. Mais cela le préparait aussi à identifier sa peur à celle éprouvée par les adultes à l'égard d'un Dieu juge et sévère. Sans s'en rendre compte, il se préparait à la crise intérieure qui allait marquer toute sa vie.

En attendant, l'école latine de Mansfeld lui assure l'enseignement de rudiments de latin, le chant et les rudiments de la foi chrétienne. Et, selon une approche traditionnelle et peu innovante, une place importante réservée à la mémorisation.

Puis, le père de Luther, conscient sans doute des limites de ce type d'enseignement, décide de confier son fils aux Frères de la vie commune. Ceux-ci sont réputés alors de pratiquer une pédagogie innovante basée sur un approfondissement de la vie spirituelle des élèves. C'est dans l'école latine de Magdebourg que Luther découvre la Bible. Il aborde sa lecture avec une avidité peu commune, ravi, par exemple, de pouvoir s'identifier au personnage de Samuel enfant. Mais ce séjour ne dure qu'une année. Des ennuis de santé le contraignent, en 1498, à regagner le foyer familial et à poursuivre ses études à Eisenach. Là, il fréquente l'« école triviale » caractérisée par l'enseigne-

ment des trois disciplines fondamentales : la grammaire, la rhétorique, la dialectique. Il est même contraint, selon la tradition, de s'associer aux cœurs d'enfants chargés de chanter et de mendier dans les rues. Ceci afin de rester humbles en comprenant « de l'intérieur » le bien-fondé de la charité. Mais ces épreuves, partagées avec les enfants de familles aisées, ne sauraient faire oublier des amitiés nouées à Eisenach avec des familles riches d'une spiritualité vécue.

En 1501, Luther entre à l'université d'Erfurt. Son père rêve de voir son fils embrasser la carrière de juriste. La Faculté de Droit lui semble donc toute destinée. Mais il doit d'abord étudier pendant trois ans à la Faculté des Arts et se familiariser avec la logique d'Aristote. Durant ces années, Luther suit des cours tout en dispensant également. Il participe également à des disputes académiques, selon l'usage de l'époque. Et, en 1505, il commence des études de droit conformément aux prescriptions paternelles. C'est la voie royale recommandée à tout étudiant brillant, lui permettant d'espérer acquérir une situation confortable et enviable entre toutes.

À Erfurt, les règlements universitaires sont très stricts. À côté du savoir la conduite y tient un rôle important. Les éléments indisciplinés y sont éliminés afin de maintenir dans l'établissement une ambiance favorable aux études. Luther y acquiert son grade de maître ès arts dans les délais réglementaires. Comme le dit un biographe, Mathesius : « Il était, à cette époque, un jeune compagnon de bonne et joyeuse nature adonné aux douces études et à la musique ».

Dans cette période traversée par un monde troublé, Luther apparaît comme un jeune homme sage, respectueux du choix paternel concernant ses études et sa carrière future

de notable bien installé. À l'écart de l'agitation de la société comme du désarroi des âmes.

La féodalité dépassée

À l'aube du 16^e siècle, le « Saint Empire romain de nation allemande » est en proie à des tensions internes. La question du pouvoir ne cesse de se poser dans une entité composée d'un agglomérat de 350 territoires, villes libres et autres principautés toutes plus autonomes les unes que les autres. Alors que la France et l'Espagne consolident leur centralisation, un pays constitué de l'Allemagne actuelle plus la Bohême est à la recherche de son unité. Depuis le 15^e siècle, des réformes sont en cours afin de remédier à cette carence institutionnelle tant préjudiciable à la puissance de l'Empire. La Chambre impériale de justice a pour mission de détourner les chevaliers de leur habitude d'imposer leur propre justice par des luttes armées. Quant au projet d'application d'un impôt régulier au niveau de l'Empire, sa concrétisation dans les faits se révèle difficile.

Ainsi, ce monde germanique offre le spectacle de ses contradictions internes. Un pays prospère, avec des villes aux carrefours de l'Europe, mais sans véritable cohésion, et dont l'autorité centrale a peine à s'imposer. À l'écart des Empereurs, une dizaine de familles s'arrogent le droit d'asseoir leurs puissances et leurs biens. Les décisions prises en commun entre l'empereur et la diète ne semblent pas les concerner. Ces entités familiales perpétuent une forme d'empire sur leur territoire qu'ils ont hérité et manifestent peu le désir de la remettre en question. Que ce soit en Wurtemberg, en Saxe, en Bavière ou en Palatinat, des souverains locaux contrôlent une noblesse plus ou moins influente

sans se soucier de l'autorité impériale et peu convaincus des raisons de son existence.

Dans cet assemblage de féodalités locales, les villes s'imposent comme un contre-pouvoir échappant de plus en plus à la tutelle de la noblesse. C'est l'époque du développement des richesses issues du commerce et de la banque. L'industrie du bois et du fer se développe avec l'exploitation des mines. L'ascension sociale rapide de Hans Luther, le père de Martin, en est un exemple frappant. Sans ce contexte économique, il n'aurait pu passer du stade de paysan sans terre à celui de bourgeois local reconnu et influent pouvant espérer pour son brillant fils un avenir socialement enviable.

C'est l'époque de l'éclosion du capitalisme moderne avec, comme figure de proue, les Fugger d'Augsbourg. Entre ces cités prospères n'existe aucune aspiration à développer un sens de l'intérêt commun. La concurrence y règne en maître venant accroître, certes, l'émulation collective, mais contribuant néanmoins à émietter ce ciment collectif représenté par l'Empire. Le mouvement urbain ne fait qu'aggraver cet émiettement du monde allemand.

Mais, en dehors de la minorité des grands possesseurs de fiefs, toutes les classes de la société aspirent au changement. Il semble que la féodalité a fait son temps. Face à la prospérité des villes, elle apparaît comme un système dépassé ne subsistant que par la contrainte. La bourgeoisie naissante, de l'artisan au riche banquier, tolère difficilement ceux pouvant mettre en cause son indépendance d'action. Les princes sont ainsi perçus par la bourgeoisie comme les représentants d'un ordre ancien et assimilés à des prédateurs inutiles et gênants. Quant aux prêtres, leur cause semble liée à ces derniers : ils n'apparaissent pas comme des producteurs de richesses.

Table des matières

*Table
des matières*

INTRODUCTION.....	7
1. L'ENTRÉE DANS LA VIE	11
Un monde troublé	13
La féodalité dépassée	16
Le « vrai mal »	18
L'« appel du ciel »	21
2. LUTHER AVANT LUTHER	26
Bernard de Clairvaux	28
Jean Tauler	31
Rechercher son néant	34
« Je suis du parti d'Occam »	37
3. LA DÉCOUVERTE.....	41
Saint Augustin	44
« Donner raison à Dieu »	47
La justice de Dieu	50
L'expérience fondamentale	54

4. L'UNIQUE ASSURANCE	57
Le clair-obscur	60
Les indulgences.....	63
Worms.....	66
Un retournement de perspective	69
5. LES GRANDS ÉCRITS RÉFORMATEURS.....	73
Le sacerdoce universel.....	76
La cène et le baptême.....	79
Les préceptes et les promesses.....	83
Une liberté pour agir.....	86
L'arbre et ses fruits.....	89
6. L'ÉGLISE, LES SACREMENTS, LA BIBLE.....	93
L'Église invisible.....	96
Signes visibles d'une réalité invisible.....	99
L'Écriture seule.....	102
Jésus-Christ, le référent absolu	105
7. CARLSTADT, MÜNTZER, ÉRASME.....	109
Enthousiasme diabolique	112
Armé du glaive de Gédéon.....	115
« Tu as mordu à la gorge »	118
Sagesse et vanité.....	121
8. FACE AU POUVOIR TEMPOREL.....	125
La doctrine des deux règnes	128
Difficile corrélation	131
Venu trop tôt	135
La profession-vocation	138

Table des matières

9. UN CHANT DE JOIE COMMENCE.....	143
Un nouveau paradigme.....	146
Une libération des consciences.....	150
La raison et la foi.....	153
Une âme légère.....	157
 CONCLUSION.....	 161
 Repères chronologiques.....	 165
Orientations bibliographiques.....	169